

FANNIE MARELLE

LA NOSTALGIE DU LENDEMAIN

Le deuil au creux des jours

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour :

ACOTTO ELSA	MAGRINI ALAIN
BOLLIE CHRISTINE	MAGRINI GABRIEL
BUTUL BORIS	MAGRINI LAETITIA
CALDERARO ALINE	MAGRINI MELISSA
CHEVALLIER CASSANDRA	MARI CAROLINE
CHEVALLIER SABRINA	MARTINETTI MIKE
DRIF-HAMROUCHI SAMIRA	MOURAUX STÉPHANIE
GALLET PATRICK ET	ORSONNEAU JENNIFER
JACQUELINE	SOLSONA MARC
KROENLEIN JOSIANE	THIERY ISABELLE
LEFEBVRE CATHERINE	VOILLOT SANDRA

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042532369

Dépôt légal : août 2026

*À toi, Papa.
Et à tous ceux qui lisent avec le cœur grand ouvert.*

Fannie

PRÉFACE

Ce livre est une traversée, celle d'un deuil – le mien.

Un an de silence,
de chaos intérieurs, de signes inexpliqués.
Un an à tourner autour de ton absence,
sans réussir à l'habiter.
Un an de silence,
un an d'absence,
pesant plus lourd que mille présences,
avant de pouvoir percer la brume,
et enfin prendre la plume.

Ce livre est né dans cette brèche, entre le chagrin et la mémoire. Il est né de ce vide, de ce manque, de cette nécessité de te retrouver.

L'écriture ne m'a pas consolée. Elle m'a accompagnée. Organique, vibrante, elle est venue en vagues, entrecoupées de longs silences, comme on laisse reposer un deuil trop brûlant.

Portée par un mouvement intérieur incontrôlable, elle m'a guidée plus que je ne l'ai créée.

Mon père, j'ai longtemps hésité avant de livrer ces bribes de ta vie. Homme complexe, aux vies multiples, mi-ombre, mi-lumière, traversé par ta beauté autant que par tes failles.

Il y a tant de manières de te décrire : homme d'affaires, artiste, philosophe... Flamboyant, charismatique, généreux...

Mais aussi : baroudeur, sans domicile fixe, ou encore hors-la-loi en cavale...

Au-delà de tout jugement, ce livre se veut un hommage au père que j'ai connu, rêvé, perdu.

Ce n'est pas ta vérité que je raconte, mais une reconstruction subjective, affective, parfois floue voire imaginaire. Ma reconstruction, à partir d'images mentales plus fortes que des faits.

Ce livre est fait de mémoires morcelées, de sensations persistantes, de silences réinterprétés, d'instantanés qui m'ont marquée, et de vides que j'ai comblés.

Je t'écris à toi, mon père, avec l'humilité de celle qui cherche à comprendre sans réduire, avec la pudeur et la maladresse de celle qui avance à tâtons dans la pénombre de ses souvenirs.

Je parle aussi à ceux qui ont aimé, perdu, erré, et tenté de recoudre les fils. Car ce récit, s'il est intime, veut aussi toucher l'universel.

C'est une tentative. Celle de dire l'amour dans ses contradictions, et le deuil dans sa lenteur.

Mais ce livre n'est pas qu'un chant de l'absence.

Il est traversé de lumière, d'élans tendres, d'images vivantes, de paysages intérieurs aux couleurs intactes. Il célèbre les moments suspendus, les souvenirs heureux, les éclats de rire, les gestes minuscules qui tissent les liens.

C'est une œuvre de guérison autant que de mémoire, un voyage à la fois intime et sensoriel, où la douleur côtoie l'humour, la grâce et parfois même la joie.

Ce récit, incarné, poétique, mêle fragments de vie, évocations sensibles et symboles personnels. Il trace un chemin de beauté à travers le manque.

Un récit qui parle autant de ce que l'on perd que de ce que l'on sauve.

Mon père, mon guide,

Tu avais la force et le courage d'un lion, capable d'affronter tous les obstacles pour satisfaire ta soif de liberté et atteindre tes rêves les plus fous.

Rien ne te semblait trop beau, rien ne te semblait inaccessible, et jusqu'à ton dernier souffle, tes yeux brillaient de mille projets.

Ta générosité était sans limite, tes conseils, précieux, ton ouverture d'esprit, inégalable.

Aujourd'hui, je suis riche de tes enseignements, riche de tant de souvenirs, de tant d'histoires extraordinaires, qu'il me suffit de fermer les yeux pour te sentir auprès de moi...

Éloge funèbre, 9 septembre 2021

I

L'AUBE SANS RETOUR

Cueille dès maintenant les fleurs de la vie, car la mort est si pressée que le frêle bouton qui s'ouvre aujourd'hui aura bientôt trépassé.

– Walt Whitman –

Il est cinq heures, lorsque je me réveille une première fois. Dois-je en conclure que tu es mort à cinq heures du matin, ce cinq septembre ?

Peut-être...

Peut-être pas...

Quelle importance, au fond ?

Dans la pénombre de ma chambre, je savoure la sensation de bien-être retrouvé qui s'est emparée de moi, comme une caresse inattendue après une longue tempête. Mon corps, jusqu'alors tendu, crispé par des mois d'angoisse et de luttes, semble soudain relâché, presque flottant. Les nœuds dans mon ventre se sont dénoués. Ma tête s'est miraculeusement vidée de ses pensées obsédantes. Mon âme s'est allégée d'un lourd fardeau, comme si une douce présence invisible avait balayé en silence mon chaos intérieur. Une paix étrange, presque irréaliste, m'envahit. Quelque chose – ou quelqu'un – m'offre un instant de répit. Un souffle. Une accalmie.

Mon rêve vient de me déposer tendrement sur la berge de mon lit. Et enveloppée dans les vagues tièdes de mes draps, j'enlace son doux et non moins extravagant souvenir. Je sens encore son écho pulser dans mon cœur ainsi que dans mes veines.

J'ai escaladé une montagne escarpée, avec tant de légèreté et de gaieté qu'un cabri en aurait pâli de jalousie. J'ai grimpé sans effort, comme portée par une force invisible, aérienne. Le vent frôlait mon visage avec la tendresse d'un vieil ami. Parvenue au sommet, envoûtée par les teintes irisées d'une roche surgie d'une cavité, et poussée par une irrésistible curiosité, je me suis engouffrée dans ce qui s'est révélé être une vaste galerie souterraine. Là,

dans un élan de magie dont seuls les songes détiennent le secret, je me suis retrouvée allongée dans une luge d'été, dévalant la pente sinueuse d'un long boyau rocheux aux parois mouvantes. Je filais à toute allure, le cœur battant d'un mélange d'euphorie et d'émerveillement. Aucune peur. Juste le plaisir pur et enfantin de la glissade. Comme une invitation au lâcher-prise.

À la sortie du tunnel, je suis arrivée dans une vaste prairie. L'herbe y était si verte, si vibrante, qu'elle semblait presque fluorescente. Chaque brin oscillait d'une douce respiration. Le ciel, d'un bleu maya éclatant, observait son reflet dans l'eau claire d'un ruisseau qui chantait gaiement depuis un sommet voisin. En m'approchant de la rive, j'ai découvert, stupéfaite, que son lit était pavé de larges dalles, chacune gravée du nom d'un sage.

Quel émerveillement pour mes yeux et pour mon âme ! Ainsi donc, tous les grands maîtres reposent ici, dans leur tombeau de pierre, sous le courant vivant de ce ruisseau qu'ils nourrissent de leur sagesse. Lieu de mémoire, lieu de transmission, abreuvant le monde de lumière éternelle.

Sur le chemin du retour, je n'ai pu soustraire mon esprit à une question qui me taraude encore : d'où vient cette étrange sensation de déjà-vu ? Se peut-il que ce lieu, en apparence inconnu, me soit en fait familier, comme si mon âme en reconnaissait les moindres vibrations ?

C'est alors qu'une voix, claire et douce, a surgi dans la prairie, sans prévenir, sans détour :

« Oui, tu es déjà venue ici. »

Ces mots résonnent toujours en moi comme l'écho d'une vérité oubliée. Est-ce cette prairie verdoyante, si vivante, qui a réveillé un vieux souvenir du paradis ? Ou bien est-ce cette descente, dans le boyau mouvant, qui a rappelé à mon âme le passage originel ? Comme si, dans ce rêve, mon corps se souvenait du tunnel de chair emprunté jadis pour naître au monde.

Peut-être n'était-ce pas un simple rêve, mais une réminiscence. Une mémoire profonde, ancestrale, que le sommeil a osé libérer. Un retour à la source.

Six heures. Deuxième réveil. Brutal cette fois. La sonnerie de mon portable m'arrache au sommeil. La lumière artificielle de l'écran agresse mes yeux. Un prénom s'affiche.

Mon cœur bondit dans ma poitrine. Mon corps se redresse.
Mes muscles se tendent. Instinctivement, JE SAIS.

Et pourtant... j'ai besoin de l'entendre. J'ai besoin que les mots viennent autoriser le sang à reprendre vie dans mes veines glacées. J'ai besoin que les mots déchirent la fine membrane de doute à laquelle je suspends encore mon souffle.

— Allô ?

En réponse, une voix tremblante et bredouillante. La Voix s'excuse de m'appeler si tôt.

Elle est désolée... mais elle a besoin de moi. Vite.

Il s'est passé quelque chose.

Elle est désolée... mais elle croit qu'il est mort.

ELLE CROIT.

SIDÉRATION.

En ce matin du cinq septembre 2021, je suis sidérée.

Une Autre a pris possession de mon corps et de mon esprit.

Je ne suis plus qu'un automate entre ses doigts habiles.

Avec sang-froid, cette Autre s'assure que les secours ont été appelés. Elle réveille sans ménagement mon compagnon. Elle enfle mes vêtements de la veille, négligemment entassés sur la chaise au pied du lit. Un coup de brosse dans mes cheveux emmêlés. Puis un coup de brosse à dents.

Et nous voilà, tous trois, en voiture.

Lui, silencieux, agrippé au volant, les yeux fixés sur la route déserte.

Moi, recroquevillée dans le fauteuil passager, prisonnière de ce corps qui ne m'appartient plus.

Et Elle...

Mon portable entre ses mains tremblantes.

Elle l'allume. L'éteint. Le rallume. L'éteint encore.

Elle hésite. Elle attend. Elle redoute.

Doit-elle prévenir ma mère ? Ma sœur ?

Maintenant ?

Les appeler... pour leur dire quoi ?

ELLE CROIT que papa est mort.

Mais ça ne veut rien dire.

Mais ça n'a aucun sens.

Elle range mon portable dans mon sac à main. Elle a décidé d'attendre. Attendre d'en avoir le cœur net.

Et moi... je la laisse faire. J'acquiesce... en silence.
Insupportable incertitude.

Quarante minutes plus tard, je pénètre dans ta chambre.

Je reste debout, devant ton lit. Je t'observe. De loin d'abord.

Le matelas anti-escarres se gonfle et se dégonfle imperceptiblement, donnant l'illusion que tu respires encore.

Je me raccroche à ce – je crois – prononcé par la Voix, quelques minutes plus tôt. Je crois... cela veut dire : peut-être pas.

Pourquoi les pompiers ne sont-ils pas encore là ? Il va être trop tard ! Je n'aurais pas dû croire la Voix quand elle m'a dit les avoir appelés. J'aurais dû les appeler moi. Insister sur l'urgence. Pourquoi ne l'ai-je pas fait ? Pourquoi l'Autre ne l'a-t-elle pas fait ?

Peut-être l'auraient-ils sauvé.

Et si, maintenant, à cause de moi, à cause de l'Autre, à cause de la Voix, il était trop tard ?

Comment savoir...

Je m'approche. Lentement. Tremblante. J'ose t'effleurer.

Tu es à peine tiède. Tiède... donc peut-être vivant ? Il n'est peut-être pas trop tard ? Mon cœur s'emballe. Panique.

Mais où sont ces foutus pompiers !

Et puis je vois.

Je vois le sang noircir les veinures de ta peau, accumulé dans ta joue gauche, celle qui penche vers l'oreiller.

Et je comprends.

Je comprends qu'il est trop tard. Je comprends que la mort a déjà emporté beaucoup de ta chaleur, et le peu de couleur qu'il te restait. Elle a figé ton corps dans ton sommeil, comme une voleuse inattendue.

Je comprends que la Voix t'a trouvé ainsi. Je comprends que la Voix savait, quand elle m'a appelé. Elle savait... mais ne pouvait pas encore y croire.

Ton visage est si serein. Je te contemple.